

D'un côté Pierre Léon — allergique, semble-t-il, à la notion de sacré et de mystère — met Jésus sur le même plan que le Père Noël et la Bible sur celui du *Petit Chaperon rouge*, d'un autre côté l'auteur fait appel à des sources qui se veulent historiques mais c'est pour oublier très vite les exégètes et tomber dans la pure fiction ou pour imaginer que Jésus « compense sa petite taille et sa laideur en racontant des blagues » et qu'il appelle Marie-Madeleine « Mado » (un scoop!).

Le livre pose la question de savoir si on peut rire de tout. Les lecteurs qui veulent rire en « bouffant du curé » se trouveront rassasiés à en avoir la bouche pleine; ceux qui veulent rire sans regarder de trop près à l'objet de la moquerie seront satisfaits par l'écriture brillante de l'auteur; ceux qui aiment rire et qui ont la foi seront peinés de voir galvaudées et salies — très gratuitement parfois — certaines de leurs convictions les plus profondes et, n'en déplaise à l'auteur, les plus justifiées.

On peut regretter la vision unilatérale et systématiquement négative que présente l'auteur mais on appréciera la mise en garde lucide que nous adresse Pierre Léon face aux embrigadements rapides qui, au nom de la religion, mènent à l'intolérance, à des croisades meurtrières et à des inepties. Pierre Léon a raison de refuser les images naïves et les slogans faciles mais il devrait parfois veiller à ne pas tomber lui-même dans les pièges qu'il dénonce.

Alain Vercollier
Université York

Henri Mitterand. *Zola : L'Homme de Germinal*. Paris : Fayard, 2001, 1192 p.

Zola : *L'Homme de Germinal* est le deuxième tome d'une monumentale trilogie d'Henri Mitterand. Le premier volume ¹ a obtenu le Grand Prix de la Ville de Paris. Le troisième doit sortir cette année, pour le centenaire de la mort de Zola. Nul doute qu'il sera aussi passionnant que les deux autres.

Je ne dirais pas que leur auteur a consacré sa vie entière à exhumer tous les détails de celle du grand — si ce n'est du plus grand — écrivain du dix-neuvième siècle, car Henri Mitterand est à la fois enseignant, chercheur, diffuseur d'idées, critique. On reste confondu devant tant de science et de fécondité au service de ce qu'il faut bien appeler la « science des lettres », chez ce critique littéraire, qui garde toujours sa rigueur de linguiste. Henri Mitterand est tout particulièrement bien connu des Canadiens puisque, de 1970 à 1993, il a enseigné à l'université de Toronto, où il a fondé le Centre de recherches sur Zola et le Naturalisme, devenu

plus tard le Centre de Recherche sur le XIX^e siècle. Il est aussi Membre de la Société Royale du Canada.

Il y a un phénomène Mitterand-Zola. Quand on lit ce deuxième tome de la biographie zolienne, on finit en effet par croire que les deux hommes, l'auteur et son critique ne se sont jamais quittés. Mitterand sait tout de Zola pour l'avoir enseigné pendant des années dans ses séminaires de recherche à la Sorbonne. Pour avoir suscité des mémoires et des thèses, de l'université de Paris III, à celle de Columbia à New York, en passant par celle de Toronto. Pour avoir publié six ouvrages importants et un grand nombre d'articles sur l'œuvre littéraire de Zola, édité et annoté toute son œuvre². Pour avoir fait un travail de détective, retrouvant presque toutes les lettres de Zola et celles qu'on lui a adressées, les dépouillant avec une patience de bénédictin. C'est pourquoi on peut suivre Zola pas à pas dans cette biographie si minutieuse. C'est l'époque où il écrit les vingt romans des Rougon-Macquart, menant une vie de forçat littéraire. Non seulement écrivain mais aussi journaliste, il publie chaque jour au moins une chronique, littéraire, politique ou artistique, à Paris ou à Marseille, répondant infatigablement à ses adversaires de plus en plus nombreux à mesure que son succès s'affirme.

Des esprits chagrins, lecteurs rapides, remarqueront sans doute qu'on aurait pu nous faire grâce de détails apparemment triviaux dans cette vie non romancée de Zola. Qu'importe dira-t-on que Pissaro élève des lapins, que Zola pêche des crevettes à Saint-Aubin (p. 251), que dans l'aménagement de Médan (p. 781) Zola fasse poser un dallage en mosaïque romaine qui lui coûtera plus de deux mille francs, que Zola devenu ventripotent ait eu envie de prendre des leçons d'équitation (p. 973)...

Mais le lecteur curieux se laissera prendre au jeu. Aucun des menus détails glanés n'est innocent. Ils constituent l'épaisseur humaine du romancier. Mitterand ne détache jamais l'homme Zola de son milieu et de son époque. On ne pourra plus écrire une histoire de la peinture, impressionniste ou autre, de la politique, des mouvements sociaux, du théâtre ou de la littérature du dix-neuvième siècle sans se référer à cet ouvrage tant Zola est partout. Il a des amis et des ennemis dans tous les milieux. Il observe tout. Prend des notes de tout. Et c'est un incroyable document ethnologique que l'auteur de *L'Assommoir* et de *Germinal* verse ainsi dans les archives littéraires de la France de la « Belle Époque ».

Par une sorte de mimétisme, Mitterand fait, de son côté, un relevé minutieux de tout document susceptible de dresser le portrait vivant de Zola. Le critique pratique ainsi, en chercheur savant, la technique naturaliste des *Carnets d'Enquête* du romancier. Le résultat est le même. On lit le texte de Mitterand comme on lirait un roman de Zola. À la différence près que le critique ne s'est pas donné le droit d'enjoliver. L'art de Mitterand est de réussir le tour de force de nous

passionner en nous racontant une vie exceptionnelle, tout en respectant la vérité historique dans les moindres détails.

Mitterand a divisé son ouvrage en cinq parties axées sur l'œuvre mais toujours intimement liées aux plus petits faits et gestes de son auteur. Dans la première, « Face à l'ordre moral » (1871-1874) il nous montre Zola polémiste affrontant les bien pensants à qui il décoche de virulents pamphlets. C'est l'époque de *La Curée*, *Le Ventre de Paris*, *La Faute de l'abbé Mouret*.

Dans la seconde partie, « L'Odeur du peuple » (1875-1879), il suit Zola dans ses deux premiers grands triomphes, *L'Assommoir* et *Nana* qui lui attirent de plus belle les insultes de toute la critique de droite.

La troisième partie, « Son excellence Émile Zola » (1879-1884), nous amène à Médan, la splendide propriété du Zola devenu riche et qui reçoit fastueusement tous ses amis de l'intelligentsia littéraire. C'est l'époque de *Pot-Bouille* et *Au Bonheur des Dames*. La quatrième partie, « La mine et la terre » (1885-1887) prend la défense des « gueules noires » (les mineurs) avec *Germinal*, « qui sera le complément de *L'Assommoir* », (714) et celle des paysans exploités, avec *La Terre*.

La cinquième partie, « Les démons de Midi » (1888-1893), nous fait entrer dans l'intimité de Zola, infidèle à Alexandrine son épouse. Longue crise pathétique qui fournira le thème final des Rougon-Macquart.

Dans ce film coloré d'une vie où fourmillent les anecdotes savoureuses ou tragiques, les grands tableaux d'histoire, les mille péripéties de la vie quotidienne d'un créateur en contact avec tous les grands peintres, artistes et littérateurs de son temps, les batailles d'un visionnaire exceptionnel, Henri Mitterand nous apporte non seulement les trésors de l'histoire mais aussi le plaisir constant du texte.

Mitterand est un remarquable pédagogue. Avec lui, tout est clair, tout fait devient argumentatif et entraîne l'adhésion du lecteur. Il nous démonte et explicite la genèse de chaque œuvre. Ses démonstrations sont impeccables. Que l'on considère, par exemple, celle de la gestation de *La Terre*, (p. 829-839) : Prise de notes, conseils de spécialistes, lectures documentaires, ébauche, esquisse d'une idée générale, retour de l'idée aux choses, structuration du roman, intercalages des descriptions et des actions, passage de l'histoire au mythe, amplification lyrique. Et, dans la foulée, le critique retrouve le souffle de Zola : « Deux mois. Deux mois par an, sa machinerie imaginative tourne à plein régime, à pleine chauffe, avant de prendre son allure de croisière... Son rythme et son mode de production, à programmation explicite et copieuse, mais rapide, sont tout à fait différents de ceux de Balzac, qui construit son scénario et mobilise son savoir en écrivant, et de ceux de Flaubert, qui multiplie et corrige ses scénarios sur la longue durée, bien longtemps avant de passer à l'action ultime. À chacun sa relation singulière à l'invention et à l'écriture » (p. 829-830).

Ce second tome de la biographie de Zola constitue bien une œuvre doublement précieuse, d'abord par sa rigueur scientifique, puis par sa composition narrative à la Zola, qui en fait un passionnant roman. La présentation de l'ouvrage est séduisante. On y trouve 140 documents iconographiques, un beau papier mince, une jaquette élégante, des plans, des index et, bien sûr, une abondante bibliographie. Tout cela en fait un ouvrage de référence aussi utile qu'agréable.

Notes

1. Henri Mitterrand, *Zola : Sous le regard d'Olympia, 1840-1871* (Paris : Fayard, 2000), 943 p.
2. Toute la série des Zola, chez Gallimard, dans la collection « Folio ». Texte intégral.

Pierre Léon

Université de Toronto

Pierre Léon. *Faut-il tuer Aline Merlin?* Le Verger éditeur, 2001.

Pierre Léon nous avait habitués à des ouvrages de linguistique savants, des romans parfois fort humoristiques, de livres pour enfants pleins de tendresse, etc. Et voilà qu'il nous surprend avec un pur polar fort bien tourné qui se passe à Stasbourg, où un journaliste de la radio de Toronto fait un stage d'observation à Radio France. Aline Merlin (Notez ce nom enchanté!), «aux cheveux flous un peu fous », y est réceptionniste. Elle trouve, caché sur son pupitre, un billet anonyme ainsi rédigé : faut-il tuer Aline Merlin? Évidemment, tout le roman sortira de cette phrase. L'action progresse en de courts chapitres très unifiés où l'on assiste aux réactions de plusieurs des employés ainsi qu'à l'arrivée de nouveaux mystérieux billets sans nom d'auteur et à un dénouement qui n'existe pas, qui lui aussi est anonyme, mais qu'un petit détail nous laisse deviner, si nous sommes très attentifs, alors que Madame merlin continue de vivre.

Les ingrédients d'un bon roman policier sont là, comme l'effet de surprise, le secret, la méfiance. Plusieurs petits détails sont finement observés. L'auteur présente subtilement ses personnages. Comme dans tout manuel de psychologie qui se respecte, la frontière entre la personnalité d'un policier et celle d'un criminel est tenue. On utilise le rêve, les sensations, surtout les odeurs. L'humour est souvent présent, par exemples « les femmes font de l'œil avec leurs jambes ». Bref, un bon moment, alors qu'un nouveau Simenon nous est né avec une pincée d'Arsène Lupin.

Cécile Cloutier

Université de Toronto